

« Je crois que la gaieté, loin de nuire aux opérations qui doivent assurer notre liberté, servirait au contraire à maintenir chacun dans ses devoirs, à dérouter les intrigues, à prévenir les prétentions de l'orgueil et surtout à châtier les mauvais citoyens en dénonçant d'une manière ironique leur turpitude et leur bassesse. »

Le régiment de la Calotte, pamphlet anonyme de 1790.



Sauter marquis.

La caricature révolutionnaire a un héritage qui remonte à la Ligue et qui traverse l'Ancien Régime, de la Fronde aux querelles jansénistes. Son plus bel éclat se situe sans doute entre 1789 et 1792, où l'on compte plus de 600 pièces différentes de ce commerce du rire politique. Elle emprunte à la culture populaire une partie de ses figures, principalement dans le grotesque, et offre une déformation qui prête à rire, allant jusqu'au fantastique. Elle s'inscrit dans un système commercial, où l'œuvre, créée à partir d'une technique simple, au coût relativement peu élevé et à la diffusion rapide, se répand à partir d'officines spécialisées de graveurs-imprimeurs, et avec l'aide des colporteurs. S'y rencontrent des artistes qui n'ont rien de naïf quant à leur style, notamment quand le Comité de salut public invite David et quelques autres artistes de premier plan à lui fournir des caricatures.



Mirabeau-tonneau.

Elle est le lieu de création d'un imaginaire politique, répondant à l'événement, élaborant un univers de symboles et de figures, donnant à l'arme du rire ou de la dérision une redoutable efficacité. La satire quitte les polémiques de salons pour investir une scène politique ouverte à tous les regards.

Dès que l'image a quitté la simple illustration et qu'elle se veut ironique, dénonciatrice, elle appartient à la caricature. Elle emprunte son nom au latin *caricare*, « charger », dans le sens de faire un portrait-charge, de donner plus de poids aux défauts de la physionomie. Mais ce verbe peut également se traduire par « charger » dans le sens d'une arme à feu, et la caricature révolutionnaire, par sa richesse polémique, justifie cette connotation. Elle offre toute une tradition esthétique qui la rattache au courant italien de la déformation grotesque des physionomies. La bestialisation, c'est-à-dire la transformation de l'humain en animal qui en est un aboutissement particulier, connaît à cette époque une grande faveur. À côté, demeure la tradition hollandaise des allégories subverties, où une multitude de personnages doit, grâce à une composition savante, fournir un équivalent visuel à la situation politique que le graveur veut critiquer. Le texte accompagnant le dessin est alors indispensable, et l'image s'apparente à un discours polémique. On pourra peut-être lire la grivoiserie et la scatologie comme une forme d'expression plus particulièrement française qui s'inscrit dans une tradition remontant au Moyen-Âge à travers les contes populaires – et se poursuivant par Rabelais.

La déformation grotesque

Les nobles sont une cible privilégiée de la caricature révolutionnaire. Parfois, c'est une partie significative du corps qui va grandir et perturber l'harmonie de celui-ci ; jouant sur les mots, l'artiste fait s'allonger les nez. De façon plus générale, les femmes deviennent maigres et « pointues », les hommes gros et impotents.

Parmi eux, Mirabeau le Cadet, dit « Mirabeau-tonneau », dit « Riquetti-la-tonne », dit « Riquetti-cravate » qui, s'il n'est pas resté dans l'Histoire, est devenu du moins un être de caricature, sujet d'une vingtaine de pièces entre 1790 et 1791.



Il est pris (détail).

Porte-parole d'une noblesse crispée sur ses privilèges, le vicomte arrogant était plus matière à ridicule que véritable adversaire.

En juin 1790, dans l'affaire de Perpignan, il emporte furtivement toutes les cravates des drapeaux de son régiment, d'où son surnom. La même année, il se signalera également par l'affaire Pérard, du nom de l'avocat qu'il avait frappé dans un mouvement de colère. Mais les révolutionnaires, trouvant quelque analogie entre son être physique, de gros mangeur et grand buveur, et ses opinions politiques, chargent la déformation corporelle de faire apparaître le personnage dans sa vérité. L'auteur anonyme de l'estampe qui offre l'image d'un corps éclaté par l'excès ajoute une légende dans une phrase qui fait pléonasm, mais la volonté d'être compris l'emporte : « À cette ardeur de boire à ce ventre en tonneau/qui ne connaît le cadet Mirabeau. »

La bestialisation

Elle vise principalement la famille royale. Sous l'Ancien Régime, la représentation du roi ou de la reine est codée et chargée de symboles, car la majesté royale participe du sacré. Le renversement par la caricature n'en est que plus radical.

Le discrédit de la reine date de l'intrigue de cour que monte le comte de Provence avec sa *Description historique d'un monstre symbolique pris vivant sur les bords du lac Fagua*, qui propose une vision monstrueuse de la reine.

Les graveurs se saisissent de l'aubaine et détournent le thème familier de la bête monstrueuse (bête du Gévaudan par exemple) pour la représenter sous forme de harpie. Villeneuve, un des graveurs patriotiques les plus connus, la figure directement en buste au centre du médaillon. Les Tuileries, représentées à gauche, aident à l'identification du lieu. La mention des « droits de l'homme » et de la « Constitution des Français » est une allusion à l'actualité politique.



La reine en Harpie.



Le roi en cochon.

Ce monstre « a deux ailes comme celles d'une chauve-souris, les cuisses et les jambes ont 25 pouces de long, et les ongles 8 pouces ; il a deux queues, l'une très flexible dont il se sert pour saisir sa proie, l'autre qui se termine en flèche lui sert à tuer ; tout son corps est recouvert d'écailles ». Telle est la description du monstre créé par l'imaginaire patriotique. La reine est toujours associée au piquant, à la griffe, à la pointe, et cette cruauté en fait l'exact pendant d'un roi trop mou et trop rond qui deviendra cochon.

Les allégories subverties

La longue tradition française d'anticléricisme trouve au moment de la Révolution un terrain de prédilection dans la dénonciation des riches abbés et autres évêques nantis. Les calembours fleurissent, qui mettent en scène l'abbé Quille, l'abbé Tise, l'abbé Vue ou l'abbé Trave. Très tôt dans le débat politique, les avantages matériels des ecclésiastiques seront mis en cause : suppression des dîmes dans la nuit du 4 août 1789, nationalisation des biens du clergé le 2 novembre 1789. La caricature s'empare de ce thème et le présente sous une forme allégorique qui utilise la métaphore



Le grand mal de cœur de Monseigneur.

corporelle : la remise en forme égalitaire se fait par l'intermédiaire de la grande purgation, de l'arrachage des dents carnassières ou par la potion vomitive qui fait « rendre », purger dit le texte qui explicite la gravure : « Courage Monseigneur, vous allez vous purger de choses bien utiles pour votre salut. » Et l'évêque de rendre les billets d'un « Prieuré de 2000 livres », d'un « Bénéfice de 30000 », d'une « Abbaye de 50000 », d'une « Abbaye de 80000 ». Il tient dans la main droite un phylactère propre à scandaliser les patriotes : « Vivre avec 40000 cela n'est pas possible. »

D'autres caricatures du début de la Révolution ont un esprit plus fraternel et utilisent la métaphore alimentaire du bonheur : auparavant le tiers état supportait l'œuf dont seuls les privilégiés profitaient ; maintenant, il est sur un coquetier et les trois ordres partagent la même richesse, trempent leurs mouillettes dans le même plat. La Révolution doit apporter l'abondance et la fraternité, tel est le sens de cette gravure qui semble s'adresser au même public des campagnes que de nombreuses faïences.

La grivoiserie



Le fanatisme corrigé.

Cette caricature s'inscrit dans la tradition rabelaisienne, au confluent de l'anticléricisme, d'une certaine forme de misogynie et de la grivoiserie proprement dite. Une première version a circulé en juillet 1789, en accompagnement d'un pamphlet intitulé *Dialogue entre un noble et sa femme qui fut fessée au Palais-Royal pour avoir conspué le portrait de M. Necker*.

La caricature intervient comme commentaire direct du pamphlet, qui joue sur des appels et des réponses, des clin d'œil et des références communes. En avril 1791 paraît une nouvelle version des « fessées patriotiques », toujours associée à des pamphlets, dont le plus connu est la *Liste de toutes les sœurs et dévotes qui ont été fouettées par les Dames des marchés de Paris...*

Cette charge se situe dans la lutte contre les prêtres réfractaires : l'Assemblée avait voté en juillet 1790 la constitution civile du clergé, et par conséquent les prêtres devaient prêter le serment de « maintenir de tout leur pouvoir la Constitution », faute de quoi ils seraient démissionnaires. Ceux qui refusaient de jurer pouvaient être poursuivis comme « perturbateurs de l'ordre public ». Mais le 10 mars 1791, dans un bref, le Pape condamnait les principes révolutionnaires et appelait à refuser le serment ; les sœurs en particulier étaient soupçonnées de suivre cette voie contre-révolutionnaire. Ainsi s'expliquent ces fessées, qui ont réellement eu lieu, entre le 6 et le 10 avril 1791 à Saint-Roch, Saint-Sulpice, Saint-Nicolas des Champs, Saint-Paul et contre les trinitaires de la Roquette. Il se trouvera très vite des censeurs pour condamner ce manque de décence ; la grivoiserie, en dehors de quelques estampes plus exactement érotiques dirigées, au début de la Révolution, contre la reine, s'appliquera principalement pour ridiculiser l'ennemi dans les caricatures qui évoquent la guerre.